

HOMMAGE AU CINÉASTE BELGE ANDRÉ DELVAUX

LE RÉALISME MAGIQUE

André Delvaux est le fils de Paul Delvaux, peintre belge dont les œuvres baignent souvent dans une atmosphère surréaliste à la limite du fantastique. Il y a même un tableau avec un train qui ressemble étrangement à celui qui emmène Mathias vers l'au-delà [dans *Un soir, un train*].

Né flamand en 1926, ayant fait ses études en français, parfait bilingue, il a incarné la Belgique unitaire. Il trouvait que cette double culture était sa richesse. Delvaux meurt en 2002 en prononçant un discours à un colloque en Espagne, sur la tristesse qu'il éprouve de voir son pays se déchirer, se diviser. Il dit son dernier mot à la tribune et tombe (sa mort est filmée).

Professeur de langues, il donnera en pionnier des cours sur le langage cinématographique, fonda une école de cinéma, l'INSAS [dans *Un soir, un train*], d'où sortent des étudiants à lui : Cloquet pour l'image, Bonfanti pour le son, Jaco Van Dormael pour la mise en scène, Devreese pour la musique.

Pianiste, il accompagne les films muets à la Cinémathèque Royale de Belgique. Ce sera son école de cinéma.

Fasciné par les écrivains - dont Johan Daisne qui l'inspire pour ses deux premiers films - il devint un maître dans l'adaptation au cinéma d'œuvres littéraires, pour exemple : Julien Gracq pour "*Rendez-vous à Bray*", œuvre d'une rare beauté, ou Marguerite Yourcenar pour "*L'œuvre au Noir*"

Passant des mots à l'image, il puise dans l'imaginaire de la tradition picturale : Permeke, Spilliaert, Ensor, son père Paul Delvaux, mais aussi Magritte, puis Rembrandt, Brueghel, Vermeer.

L'œuvre d'André Delvaux s'inscrit dans le mouvement culturel du réalisme magique, qui cultive l'entre deux mondes, de Kafka à Borges, où rien n'est décidable entre le réel et l'imaginaire, où le réel est celui de la vie intérieure, et où l'imaginaire semble réel et même plus que la réalité.

Avec son œuvre constituée d'une douzaine de films, il rapporta beaucoup de médailles d'or au cinéma belge.